

**PROFIL
LITTÉRATURE**

PROFIL D'UNE ŒUVRE

POÉSIES ÉLUARD

LA FEMME, L'AMOUR, LE BONHEUR

◆ DU SURRÉALISME

À L'ENGAGEMENT POLITIQUE

◆ INDEX DES THÈMES, PAGE 80

80

JEAN-PIERRE JACQUES

HATIER



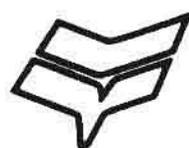
PROFIL D'UNE OEUVRE

Collection dirigée par Georges Décote

POÉSIES
ÉLUARD

Analyse critique

par Jean-Pierre JACQUES
agrégé de l'Université



HATIER

Sommaire

1. Profils d'un homme	4
2. Premier parcours descriptif de l'œuvre	15
<i>Mourir de ne pas mourir</i>	15
<i>Au défaut du Silence</i>	16
<i>Capitale de la Douleur</i>	16
<i>L'Amour la Poésie</i>	17
<i>La Vie immédiate</i>	18
<i>Les Yeux fertiles</i>	19
<i>Cours naturel</i>	19
<i>Le Livre ouvert</i>	20
<i>Poésie et Vérité 1942</i>	20
<i>Le Lit la Table</i>	21
<i>Au Rendez-vous allemand</i>	22
<i>Poésie ininterrompue I</i>	23
<i>Le Temps déborde</i>	23
<i>Poèmes politiques</i>	23
<i>Une Leçon de morale</i>	24
<i>Le Phénix</i>	25
<i>Poésie ininterrompue II</i>	25
3. Fonctions du poète dans la cité	26
Une vieille question toujours nouvelle	26
En finir avec les poètes	28
Mais que faire en attendant ?	29
D'abord, bien faire son « métier d'homme »	30
Ensuite, « tout dire »	30
4. Fraîcheur et jouvence du temps éluardien	33
Passé du passé	33
Présence du passé	35
Présence du présent	36
Présence du futur	37
Le temps réconcilié	38
5. La femme, l'amour et le bonheur	40
J'aime donc je suis	40
Nous sommes donc le monde existe	42
• La Vivante	43
• La Voyante	45

© HATIER-PARIS SEPTEMBRE 1982

Toute représentation, traduction, adaptation ou reproduction, même partielle, par tous procédés, en tous pays, faite sans autorisation préalable est illicite et exposerait le contrevenant à des poursuites judiciaires. Réf. Loi du 11 mars 1957.

ISBN 2-218-06270-4

ISSN 0750-2516

• Le « Miroir au cœur double »	46
Les bonheurs communicants	46
6. Les thèmes obsessionnels du paysage éluardien	49
Détresse du lieu clos	50
• Emprisonnement	50
• Solitude	50
• Ténèbres	51
• La chute, la terre et l'eau	52
• Le puits et la boue	53
Euphorie du plein air	54
• « Dehors est roi »	54
• La force centrifuge	54
• Le désir d'élévation	55
Bonheur du lieu sûr	57
• La femme solaire	58
• Les cercles concentriques	59
• « Ailleurs ici partout »	60
Un paysage autobiographique	63
7. Le style d'un poète	65
Le vocabulaire	65
• Simplicité	65
• Unité	66
• Bipolarité	67
Les belles images	67
• La cohérence	68
• Le concret	69
Une syntaxe en liberté surveillée	70
• Une syntaxe du jaillissement	70
• Une syntaxe de la répétition oratoire	71
• Une syntaxe de l'aphorisme	72
Classicisme et modernité du vers	73
Les effets sonores	74
Bilan	75
Conclusion : Éluard, un poète « facile » ?	76
Sélection bibliographique	79
Index des thèmes	80

On trouvera les principaux recueils du poète dans l'excellente collection de poche « Poésie », chez Gallimard.

J'ai fait l'amour en dépit de tout
L'Amour la Poésie, « Ma mémoire »

Force reste pourtant aux preuves de la vie
Les Yeux fertiles, « Une foule toute noire »

Il osa proclamer la *Poésie ininterrompue*¹, cependant que le monde était de guerre ininterrompue. Tout Éluard réside dans cet irritant et exaltant paradoxe.

Car enfin, qu'on ouvre n'importe quel manuel d'histoire contemporaine. Le demi-siècle que dura la vie du poète y est scandé de chapitres tragiquement monotones : la *Grande Guerre*, d'abord, de 1914 à 1918 ; puis *l'Entre-Deux-Guerres* ; et la *Seconde Guerre*, suivie, comme il se doit, de *l'Après-Guerre*. Encore et toujours la guerre...

Or, lui, le poète, fit un pari insensé : il paria sur l'homme, quand l'homme sous ses yeux devenait chaque jour moins humain. En un siècle de guerre « performante » — car désormais, les morts se comptaient par millions —, il se fit le chantre émerveillé de l'amour et de la fraternité, des petits matins de blondeur, de la « foule immense des vivants »², de la paix et du bonheur pour tous. Avec une rare persévérance, il décida d'oublier les « années-poussière » pour ne plus exalter que les « années-lumière »³.

Paul Éluard fut bien l'homme du « oui-à-la-vie »⁴, envers et contre tout, l'homme du « oui-quand-même ». Sa biographie trouve sens dans ce superbe (et/ou naïf ?) acte de foi.

1. Titre d'un des plus célèbres recueils d'Éluard.

2. *Pouvoir tout dire*, « Le grand souci des hommes de mon temps ».

3. *Poèmes politiques*, « Après tant d'années ».

4. « J'aime à dire oui », déclare notre poète dans « Tout se marie » (*Une Leçon de morale*).

1895 Quand il est né le poète...

A Saint-Denis ¹, Jeanne et Clément Grindel forment ce qu'il est convenu d'appeler un couple heureux : ils sont jeunes (*elle* a vingt ans, *il* en a vingt-cinq), ils gagnent correctement leur vie (*elle* est couturière, *il* est comptable), ils s'aiment beaucoup et le fruit de leur grand amour est un joli bébé. On le prénomme Eugène, Émile, Paul. Le monde ignore qu'un poète lui est né : Paul Éluard.

1900

Monsieur Grindel a l'esprit d'entreprise : il s'installe à son compte et, comme l'heure est déjà aux lotissements lucratifs, son cabinet immobilier, modeste d'abord, ne tarde pas à prospérer ².

1902-1909 (de 7 à 14 ans) Le temps de la communale

Les Grindel déménagent souvent. Aussi l'enfant est-il successivement écolier à Saint-Denis, Aulnay-sous-Bois et Paris, le Paris populaire du quartier de Clignancourt. Malgré toutes ces pérégrinations, le jeune Eugène est un très bon élève. Ce qui lui vaut une bourse : à quatorze ans, il entre ainsi à l'école primaire supérieure.

1912-1914 (de 17 à 19 ans) Le sanatorium

A l'issue de son année de 3^e, Eugène Grindel obtient le brevet. Mais ce grand garçon carré a les poumons fragiles : la mère et le fils partent en vacances vers l'air pur des montagnes suisses.

Eugène doit interrompre ses études car les médecins diagnostiquent une tuberculose pulmonaire. Le jeune homme fait donc un long séjour (décembre 1912-février 1914) au sanatorium de Clavadel en Suisse.

1. Il s'agit, bien sûr, de l'importante cité industrielle de la banlieue nord de Paris. Éluard est le « grand homme » de la ville. Le Musée municipal d'art et d'histoire de Saint-Denis renferme des trésors pour qui veut mieux connaître l'écrivain.

2. On n'oubliera pas qu'Éluard n'a jamais vraiment eu à gagner sa vie. Pendant presque toute son existence, il a matériellement dépendu d'abord de son père, puis, à la mort de celui-ci, de sa mère.

La cure, qui est essentiellement de repos, a ses agréments — d'autant qu'Eugène est en douce compagnie : Helena, une jolie Russe aux beaux yeux, dont il s'éprend et qu'il baptise GALA. Que faire quand on n'a rien à faire ? On lit de la poésie, beaucoup de poésie, on parle amour et littérature, on écrit des vers. On est même prêt à tout pour qu'ils soient publiés : « maman » Grindel fait du démarchage pour trouver un éditeur ; elle en trouve un et « papa » paye pour que son fils soit édité. Si bien que le 1^{er} décembre 1913 paraît un petit recueil intitulé *Premiers Poèmes* et sous-titré « Loisirs, Pierrot, Les cinq rondels du tout jeune homme ». L'auteur se fait appeler Paul-Eugène Grindel.

1914-1918 (de 19 à 23 ans) La Grande Guerre

Paul et Gala songent au mariage, mais Mme Grindel mère, elle, n'y songe pas. On décide donc de surseoir et Gala regagne sa Russie natale. Paul, apparemment guéri¹, revient à Paris en février 1914.

3 août 1914 : la guerre. Le jeune homme est mobilisé, puis affecté comme infirmier à l'hôpital d'évacuation d'Hargicourt dans la Somme. On part avec « la fleur au fusil », car tout Français est alors convaincu que la guerre contre le « Boche » est juste et qu'elle sera prestement gagnée. Paul n'échappe pas à la règle : il est, jusqu'en 1916, un « guerrier appliqué »². En août, il polycopie lui-même (à dix-sept exemplaires !) dix poèmes qu'il intitule très significativement *Le Devoir*. Il signe : Paul Éluard³.

Septembre 1916 : Gala revient en France. Paul l'épouse au début de 1917. En 1918, leur naît une petite Cécile. Mais l'heure ne saurait être aux réjouissances familiales : les années 1916-1917 sont celles des grands carnages, de l'« enfer de Verdun », de la boue et du sang. Après un bref passage en première

1. Toute sa vie durant, Éluard restera physiquement fragile et fera bien d'autres séjours en sanatorium. Une telle faiblesse pulmonaire a-t-elle été sans conséquences sur l'affectivité et la thématique de notre poète, Cf. chap. VI, p. 63.

2. Le mot est de l'écrivain Jean Paulhan qui fut un ami d'Éluard.

3. C'est donc le premier recueil qu'il signe du nom qui le rendra célèbre. *Éluard* était le nom de sa grand-mère maternelle. Sur les valeurs symboliques de ce pseudonyme, on se reportera au chap. VI, pp. 63-64.

ligne ¹, le poète, faute de pouvoir être un « vrai » soldat, met son talent au service de l'*inquiétude* et de la *paix* : en juillet 1917, paraît la plaquette *Le Devoir et l'Inquiétude*, suivie, un an plus tard, des *Poèmes pour la Paix*.

11 novembre 1918 : signature de l'armistice.

1919-1922 (de 24 à 27 ans) Tout casser avec dada

La guerre est terminée. Soulagement universel, mais aussi colère et rancœur, notamment chez les jeunes générations qui ont si lourdement payé leur tribut au désastre ². Le mot du jour : « Plus jamais ça ! » Mais comment réaliser ce beau programme ? C'est alors que dada arrive, qui va fournir à une avant-garde en total désarroi ses réponses séduisantes.

En février 1916, dans une brasserie zurichoise, le poète roumain Tristan Tzara et quelques camarades lancent un mouvement qu'ils baptisent « *dada* » — terme subversif dans sa dérision ³. Dada dresse un état de « santé » affligeant (mais non pas affligé) de notre civilisation : la vieille Europe, qui vient elle-même de montrer si tragiquement l'inanité de ses valeurs, n'en a plus pour longtemps. Et ces jeunes gens en colère ⁴ se proposent purement et simplement de lui donner le coup de grâce. Le mot d'ordre : « Balayer, nettoyer » ⁵. Puisque le monde est absurde, soyons nihilistes jusqu'à l'absurde. Car il n'est pas question de briser un système pour le remplacer par un autre, fût-il dada. Dada est contre tout. Dada est donc contre... dada ⁶.

L'appel dadaïste à l'insurrection trouve partout un rapide écho. A Paris, par exemple, où trois jeunes poètes, André Breton, Philippe Soupault et Louis Aragon, ont fondé en mars 1919 une revue au titre faus-

1. Devant pareille boucherie, Eluard s'est senti coupable de n'être qu'un « planqué » (on se souvient qu'il servait comme infirmier). Il a lui-même demandé à être muté sur la ligne de feu. Ce qui fut fait en janvier 1917. Mais les gaz eurent vite raison de ses poumons délicats. Après deux séjours à l'hôpital, il a été à nouveau affecté dans les services auxiliaires (mai 1917).

2. Un seul chiffre : la France a perdu dans le conflit plus du quart de ses « 18-27 ans ».

3. Selon les témoins, l'appellation de « *dada* » aurait été trouvée grâce à un coupe-papier glissé au hasard entre les pages d'un dictionnaire.

4. Jean Paulhan les nommera les « Compagnons du Désastre ».

5. C'est ce que veut le *Manifeste dada 1918* de Tzara.

6. « Les vrais dadas sont contre dada », clamait le bulletin dada de février 1919.

sement sage : *Littérature*¹. On y « dadaïse » à cœur joie. Éluard, lui, ne tarde pas à rejoindre le grouppuscule². Tzara s'installe bientôt à Paris, où nos artistes en révolte l'accueillent à bras ouverts.

1920 est l'année de dada « par-qui-le-scandale-arrive » : on multiplie les spectacles provocateurs, les exhibitions canularsques, les déclarations fracassantes, les tracts insolents. Et Paul Éluard n'est pas le moins actif des meneurs. Cette année-là, il publie un recueil « dadaïsant » : *Les Animaux et leurs Hommes, les Hommes et leurs Animaux*, et fonde même sa propre revue dada : *Proverbe*.

1922-1924 (de 27 à 29 ans) De dada au surréalisme

Or, dès 1922, dada est moribond. L'avant-garde, dont Éluard est l'une des figures de proue, ne jure plus que par ce qu'on appelle bientôt le « surréalisme ». Comment expliquer pareille évolution ?

Pouvait-on sérieusement *détruire l'ancien monde* par des scandales dont la puérilité et la répétition avaient fini par lasser le moins exigeant des journalistes ? Le temps n'était-il pas venu d'*inventer*, de *construire un monde neuf* ? Si dada avait été une étape nécessaire, ce n'était nullement une étape suffisante. Il s'agissait désormais d'*élaborer une méthode*³ qui permît de réaliser enfin l'ambitieux projet de Rimbaud : « Changer la vie ».

Et « changer la vie », c'est d'abord, pour le surréaliste, changer l'homme, cet homme qui vit si médiocrement en dessous de ses moyens. En lui s'étendent de vastes territoires *incultes* qu'il est urgent de *cultiver* : le champ sensoriel⁴, l'univers nocturne du rêve, le royaume de l'inconscient⁵. Le surréalisme

1. Ainsi, les dadaïstes adoptaient volontiers les graphies : « Lits-et-ratures », « Listes-ratures » ! Leur projet ? Breton le condense en un vigoureux cri de guerre : « Tuer l'art ».

2. Éluard écrit dans *Littérature* dès le n° 3 de la revue (mai 1919).

3. Étymologiquement, la *méthode* (du grec *methodos*) est la route, le chemin, la voie. Le surréalisme, qui pourtant faisait de la liberté une valeur première, a ainsi vite tourné au système, sinon au dogmatisme. D'où les multiples excommunications qui ont frappé tous ceux qui s'écartaient de l'orthodoxie.

4. Pour Éluard, par exemple, les yeux sont « fertiles » (*Les Yeux fertiles*, 1936).

5. Les surréalistes doivent beaucoup aux travaux de Freud, que découvre la France des années 20.

n'est donc pas la quête d'un paradis supraterrrestre : il se veut *culture et exploitation de l'ici*. En ce sens, Éluard, qui fut avec fidélité le poète du « pour vivre ici »¹, mérite bien l'épithète de surréaliste².

1924 (29 ans) Le « voyage idiot »

Il est toujours tentant d'unifier une biographie après coup. Or, le vécu d'un être est souvent une addition de contradictions : car si l'année 1924 est pour l'histoire littéraire celle du *Premier Manifeste du Surréalisme* d'André Breton, elle est d'abord pour l'individu Éluard celle d'une totale détresse.

En mars 1924, à la veille de la parution de *Mourir de ne pas mourir*, qu'il veut être son « dernier livre »³, il s'embarque à Marseille. Personne n'a été averti : femme et amis le croient mort. C'est le temps du « voyage idiot », comme il le dira plus tard. C'est surtout, pour nous, un voyage énigmatique, car l'homme restera étrangement silencieux sur son tour du monde et nulle trace ne s'en détecte dans son œuvre⁴.

1924-1929 (de 29 à 34 ans) Les amis surréalistes

Après cette mystérieuse parenthèse de sept mois, Éluard se montre d'une activité sans égal. André Breton, le sourcilleux « pape du surréalisme », sait qu'il peut compter sur un ami aussi dévoué qu'efficace : Éluard est toujours là — discrètement, mais dynamiquement là. Il est là quand on traîne dans la boue le « cadavre⁵ » d'Anatole France. Il est fidèle-

1. Éluard affectionnait cette formule : plusieurs de ses poèmes portent ce titre ; c'est aussi l'intitulé qu'il choisit pour les *Onze Haï-kaïs* qu'il publie en 1920.

2. Mais en ce sens seulement, car la thématique et la poétique d'Éluard ont toujours eu leur spécificité (cf. chap. VI, p. 54 et chap. VII, p. 69).

3. La dédicace de son recueil est lourde de sous-entendus : « Pour tout simplifier / je dédie / mon dernier livre / à / André Breton / P.E. ».

4. A la différence d'un Baudelaire, par exemple, dont le tour du monde avorté fut un inépuisable réservoir d'inspiration, nul « parfum exotique » dans la poésie éluardienne.

5. *Un Cadavre* (octobre 1924) est considéré comme le premier texte surréaliste collectif. Ce pamphlet au vitriol s'en prenait à Anatole France, qui venait de mourir et dont on célébrait partout la mémoire. Aux yeux de nos jeunes mutins, France symbolisait l'homme de lettres, humaniste, officiel et pompeux.

ment là pour vivifier de ses poèmes la revue du mouvement : *La Révolution surréaliste*. Il est encore là comme coauteur d'œuvres « surréalisantes » : les *152 Proverbes mis au goût du jour*¹, avec Benjamin Péret (1925) ; *Ralentir Travaux*, avec André Breton et René Char (1930) ; *L'Immaculée Conception*, composée de pair avec Breton (1930).

Il est là, enfin, pour adhérer, comme les « autres », au parti communiste français en 1926.

Mais il serait erroné de réduire notre homme à un pâle « suiveur », incapable de tracer seul sa propre voie. Les années 1925-1929 sont aussi celles d'une intense fécondité personnelle, celles où Éluard sait tirer le meilleur du surréalisme pour le faire sien et trouver ce ton qui n'appartient qu'à lui. Paraissent alors les œuvres maîtresses que sont *Au défaut du Silence* (1925), *Capitale de la Douleur* (1926), *Les Dessous d'une Vie ou la Pyramide humaine* (1926), *L'Amour la Poésie* (1929).

Mais 1929 est surtout une année vitale dans la biographie d'un être pour qui vivre signifiait aimer : tandis que ses relations avec Gala² s'obscurcissent chaque jour un peu plus, il rencontre Nusch. Nusch, c'est le surnom qu'il donne à la belle Maria Benz, la jeune Alsacienne montée à Paris. Nusch, ce sera la compagne et l'inspiratrice durant « dix-sept années toujours plus claires »³.

1930-1936 (de 35 à 41 ans) Être ou ne pas être communiste ?

Depuis 1926, Éluard est donc communiste. Très formellement, à dire vrai, car entre le groupe surréaliste et le P.C.F., malentendus et suspicions n'ont jamais cessé : pour les communistes, les surréalistes sont des révolutionnaires de salon, d'irresponsables « littérateurs » incapables de passer à l'action ; pour les surréalistes, le projet marxiste est « myope » et

1. Quelques échantillons de ces proverbes rajeunis : « Il faut battre sa mère pendant qu'elle est jeune » ; « A quelque rose chasseur est bon » ; « Saisir la malle du blond ». Sur l'importance du proverbe et du lieu commun dans l'œuvre d'Éluard, voir le chap. VII, pp. 72-73.

2. Éluard ne quitte Gala qu'à la fin de 1930. Celle-ci deviendra Mme Salvador Dali. Elle est morte tout récemment (mai 1982). Éluard épousera Nusch en 1934.

3. *Le Temps déborde*, « Notre vie ».

« borné »¹ dans son matérialisme sans ambition, sa conception étriquée d'un bonheur réduit au confort économique. Dans le groupe surréaliste lui-même, les avis sont loin d'être unanimes, d'autant que la situation concrète de l'Europe des années 30 requiert des prises de position aussi nettes qu'urgentes : devant des économies qui se délabrent, des monnaies qui s'écroulent et un chômage ravageur, on souhaite partout un pouvoir fort, maîtrisé par un homme providentiel. L'Italie a trouvé son Mussolini, l'Allemagne son Hitler, la France aussi cherche son Sauveur : des ligues fascisantes s'y créent qui le réclament. A l'instar de son ami A. Breton, Éluard accepte de mettre le surréalisme « au service de la Révolution »² et de se mobiliser pleinement contre le péril fasciste. Mais, à l'encontre d'un Aragon³, il refuse de sacrifier sa liberté de créateur au nom d'un idéal qui lui semble restrictif et fort piètrement réalisé par le modèle soviétique⁴. Ce refus lui vaut d'être exclu du Parti en 1933.

Pendant ce temps, l'œuvre continue de s'édifier : en 1932, sort *La Vie immédiate*, suivi en 1934 de *La Rose publique* et en 1936 des *Yeux fertiles*.

1936-1939 (de 41 à 44 ans) Pour une poésie politique

1936 n'est pas pour Éluard l'année du Front populaire : lui et ses compagnons surréalistes ne voient dans l'arrivée de la gauche au pouvoir qu'une des multiples péripéties qui, épisodiquement, agitent les « politicards ».

Et pourtant, cette année 36 marque une date charnière dans l'évolution du poète : en janvier-février, à

1. Ce sont les mots qu'emploie Breton dans le *Second Manifeste du Surréalisme*, lequel paraît dans le dernier numéro de *La Révolution surréaliste* du 15 décembre 1929.

2. En mai 1930, la revue est débaptisée pour s'intituler : *Le Surréalisme au service de la Révolution*. Breton et ses amis montraient par cet acte leur bonne volonté, mais ils rappelaient en même temps qu'ils entendaient conserver leur entière autonomie. La revue rénovée sera d'ailleurs éphémère.

3. Aragon rompt définitivement avec le groupe surréaliste en 1932 pour devenir le communiste inconditionnel que l'on sait. C'était lui, pourtant, qui, en 1924, fustigeait « Moscou la gâteuse » et disait ne voir dans la révolution russe qu'une « vague crise ministérielle » (*sic*).

4. Un numéro du *Surréalisme au service de la Révolution* n'était-il pas allé jusqu'à parler du « vent de crétinisation qui souffl[ait] d'U.R.S.S. » ?

l'occasion d'une tournée de conférences sur Picasso, il a découvert l'Espagne. Une découverte qui fut un véritable coup de cœur. Aussi, quand, en juillet, le pays bien-aimé est la proie d'une guerre civile qui oppose les partisans du fasciste Franco à ceux de la démocratie républicaine, Éluard se sent-il personnellement meurtri. Quand on fusille les poètes ¹ et bombarde les villes ², ne devient-il pas dérisoire de lutter pour l'autonomie d'un mouvement esthétique, fût-il surréaliste ? Oui, c'est bien en 1936, dans une actualité qui exige une immédiate efficacité, qu'Éluard devient vraiment un *poète engagé*. On le voit alors qui renoue avec le P.C.F. ³, seul parti à ses yeux qui ait une attitude franche dans l'affaire espagnole. Et ce, à la fureur de Breton.

Mais Éluard est un être qui n'aime pas faire de la peine à ceux qu'il aime, et avec lui, les ruptures sont toujours laborieuses : en 1938, il est encore là pour organiser avec Breton l'Exposition internationale du surréalisme de Paris ; avec lui, il rédige le *Dictionnaire abrégé* du mouvement. Or, il sait bien, Éluard, qu'il vient de procéder au bilan testamentaire d'un groupe qui n'est déjà plus le sien. A la fin de cette même année 38, il se résout à rompre définitivement avec un André Breton trop préoccupé, selon lui, de maintenir la distance entre l'art et la politique.

Principales œuvres de cette période : *L'Évidence poétique* (1937) ; *Les Mains libres* (1937) ; *Cours naturel* (1938) ; *Médieuses* (1939) ; *Donner à voir* (1939).

1940-1945 (de 45 à 50 ans) Le poète de la Résistance

Ces années de détresse furent bien celles de « l'honneur des poètes » ⁴. D'Éluard, en particulier, qui se fit

1. Tel le poète républicain Federico Garcia Lorca, fusillé par les franquistes en août 1936.

2. Autre épisode tragique : l'anéantissement de la cité de Guernica par l'aviation allemande, en avril 1937. Éluard écrit alors le poème « La Victoire de Guernica » (repris dans le recueil *Cours naturel*, 1938). C'est « la mort cœur renversé », si fortement peinte par Picasso dans sa célèbre fresque.

3. Preuve de ces retrouvailles : *L'Humanité* du 17 décembre 1936 publie « Novembre 36 », poème dans lequel Éluard dénonce les « bâtisseurs de ruine ». On lira ce texte dans le recueil *Cours naturel*.

4. *L'Honneur des Poètes* : sous ce titre, parurent clandestinement, en 1943 et en 1944, deux volumes qui regroupaient les textes d'écrivains qui voulaient se battre contre l'occupant nazi.

alors l'infatigable messenger de la lutte et de l'espoir. Dans une France occupée, divisée, muselée, majoritairement inerte, il multiplia les textes de réconfort et de réveil : *Le Livre ouvert I* (1940), *Sur les Pentes inférieures* (1941), *Le Livre ouvert II* (1942), *Poésie et Vérité 1942*, *Les Sept Poèmes d'Amour en guerre* (1943), *Le Lit la Table* (1944), *Les Armes de la Douleur* (1944)... Poèmes publiés avec les moyens du bord, mais qui furent autant de tracts subversifs, que l'on se passait sous le manteau, que les avions de la R.A.F.¹ parachutaient dans les maquis, que diffusaient le soir les radios clandestines. On se mit bientôt à savoir par cœur les tonifiantes strophes de « Liberté² » :

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom...

Engagement poétique inséparable de l'engagement politique : depuis 1942, Éluard a définitivement rejoint le P.C.F.

28 novembre 1946 (51 ans) : « Le jour en trop »

A la Libération, Éluard est un poète heureux : fêté par tous et invité partout, il voit encore sa gloire accrue quand paraît *Poésie ininterrompue I* en janvier 1946. Mais, imprévisible, tombe le « jour en trop » : le 28 novembre 1946, Nusch, la fidèle compagne depuis dix-sept ans, succombe brutalement à une hémorragie cérébrale. Pour Éluard, « le temps déborde »³.

1947-1952 (de 52 à 57 ans) « De l'horizon d'un homme à l'horizon de tous »⁴

« J'étais si près de toi que j'ai froid près des autres »⁵ : voilà ce que crie le poète désespéré.

1. La R.A.F. : la Royal Air Force britannique. On a même traduit certains poèmes d'Éluard pour les mieux diffuser à travers l'Europe occupée.

2. Ce célèbre poème ouvre le recueil *Poésie et Vérité 1942*.

3. *Le Temps déborde* (1947) : ce recueil du désespoir commence par ces mots : « Vingt-huit novembre mil neuf cent quarante-six/ Nous ne vieillirons pas ensemble/Voici le jour/ En trop : le temps déborde/ Mon amour si léger prend le poids d'un supplice. »

4. Titre de la première partie des *Poèmes politiques*.

5. *Le Temps déborde*, « Ma morte vivante ».

Ce sont pourtant les « autres » qui, cinq années encore, vont lui redonner le « dur désir de durer »¹ : ses proches le choient ; ses camarades communistes l'entourent d'une chaleur admirative... Les « autres », ce sont aussi ces poètes du passé qu'il relit journallement. Les aimant, il veut les faire aimer. Deux anthologies répondent à ce projet amoureux : *Le Meilleur Choix de Poèmes est celui que l'on fait pour soi* (fin 1947) et la *Première Anthologie vivante de la Poésie du Passé* (1951).

Les « autres », c'est enfin le monde entier, car Éluard comprend bientôt que là réside « le seul abri possible »². En ces années d'après-guerre, on le voit en Grèce, en Pologne, en Tchécoslovaquie, à Moscou, à Mexico, qui prêche pour une paix et un bonheur universels, cependant que les *Poèmes politiques* (1948) et *Une Leçon de morale* (1949) chantent les retrouvailles de la littérature et du militantisme.

Les « autres », enfin, s'incarnent dans le visage d'une jeune femme : Dominique, rencontrée en 1949 et épousée en 1951. Cette ultime passion prouve à celui qui, somme toute, n'en a jamais douté, que la vie peut et doit être faite d'amour ininterrompu. Dans *Le Phénix*³ — dernier recueil poétique publié de son vivant (1951) — le poète célèbre une biographie qui fut d'abord biographie amoureuse.

18 novembre 1952 (57 ans) La mort

Éluard, très malade, travaille à *Poésie ininterrompue II*⁴. Il succombe à une crise cardiaque. Ses funérailles furent grandioses. On l'enterra au Père-Lachaise, dans l'allée « réservée » aux notables du Parti communiste. Un rosier ombrage sa tombe.

1. Ainsi s'intitule une plaquette parue en novembre 1946.

2. « Le seul abri possible c'est le monde entier » (*Poèmes politiques*, « Portrait »).

3. Symbole de la vie toujours recommencée, cet oiseau mythique est bien la figure emblématique d'Éluard. Selon la légende, quand il sentait venir la mort, le phénix édifiait un bûcher de branchages aromatiques ; il s'y brûlait et renaissait de ses cendres dans une nouvelle jeunesse.

4. Ce recueil fut publié à titre posthume en 1953.

Qui n'est pas un familier de l'œuvre éluardienne se heurte d'emblée à un triple obstacle : d'abord, le poète a relativement beaucoup écrit¹. Ensuite, dans la centaine de recueils qu'il a publiés sous des titres différents, de nombreux textes vont, viennent et reviennent, inlassablement repris. Et pour compliquer encore un peu plus la tâche du lecteur néophyte, ont paru ici ou là des anthologies de poèmes éluardiens, sous des appellations tantôt dues à l'auteur, tantôt aux éditeurs. Enfin, il faut le reconnaître, la production d'Éluard est d'inégale valeur.

S'impose donc un recensement explicatif des œuvres maîtresses du poète.

MOURIR DE NE PAS MOURIR (1924)

Écrit à la veille de l'énigmatique crise personnelle de 1924, ce recueil se présente, selon la dédicace même de l'auteur, comme son « dernier livre »².

Le titre est emprunté à Thérèse d'Avila, la grande mystique espagnole du XVI^e siècle. Mais il est peu probable que l'athée Éluard ait alors lu les écrits de la sainte. Les poètes baroques des débuts du XVII^e siècle, que notre écrivain connaissait par cœur, raffolaient singulièrement de la formule. C'est chez eux qu'Éluard a dû la trouver.

Une lassitude amère se lit dans cet ensemble de vingt-huit poèmes : le poète y exprime sa difficulté d'être-aumonde dans un monde qui tient si mal ses promesses.

1. Ainsi, dans la vénérable « Bibliothèque de la Pléiade », chez Gallimard, l'œuvre poétique d'Éluard occupe deux gros volumes d'un millier de pages chacun. Lucien Scheler, à qui est due cette belle édition, a numéroté les recueils de 1 à 110, dans un souci légitime de clarification.

2. Voir ci-dessus, page 9.

AU DÉFAUT DU SILENCE (1925)

Il s'agit là d'une très mince plaquette de dix-huit poèmes — et encore, quatorze d'entre eux n'ont-ils qu'un vers !

Entièrement inspirée par l'amour porté à Gala, l'œuvre n'en laisse pas moins une impression ambiguë : « au défaut du silence », le poète use de mots qui sont autant de reproches à celle qui, par ses zones d'ombre, lui obscurcit l'univers.

CAPITALE DE LA DOULEUR (1926)

Ce recueil comprend une centaine de poèmes, dont les deux tiers avaient déjà été publiés dans des plaquettes antérieures.

L'Art d'être malheureux : tel était le titre originellement prévu. Mais, au dernier moment, Éluard lui substitua *Capitale de la Douleur*, appellation d'une bien autre densité poétique.

Quelle est donc cette « capitale de la douleur » ? Paris, où réside le poète et où il vit si douloureusement sa vie ? Gala¹, qui est comme sa métropole, le cœur de son royaume, et qui le fait tant souffrir² ? A moins que la « capitale de la douleur » ne soit la douleur « majuscule », le superlatif de la souffrance... L'intitulé du recueil, on le voit, a la beauté de l'infiniment riche.

Un si beau titre, pourtant, ne doit pas masquer le sens général de l'œuvre. Assurément, les cris de désarroi l'emportent — et de très loin — sur les chants de bonheur : les jours, trop souvent, ne sont que « jours de lenteur », « jours de pluie », « jours de miroirs brisés et d'aiguilles perdues »³. Mais l'ensemble vibre aussi d'une volonté tenace d'apprivoiser ce que le poète appelle les

1. La dédicace des « Nouveaux poèmes », titre de la dernière section du recueil, est explicite à cet égard : « A G. », c'est-à-dire « à Gala ».

2. Selon certains intimes d'Éluard, *Capitale de la Douleur* a été écrit par un être qui se savait délaissé par celle qu'il aimait : Gala venait de rencontrer Dali et la « belle moustache » ne l'avait pas laissée indifférente.

3. « Leurs yeux toujours purs. »